

philosophie, on en voulait aussi au prêtre, on le menaçait. Le mal prenait des proportions alarmantes; un certain nombre de sauvages ne voulaient plus venir à la mission. La surprise, la confiance, la crainte, et le diable aussi y poussant, l'église allait être déserte. Ceux qui croient trop à leur propre excellence, qu'ils se disent dieux ou hommes, ne sont pas les assidus de la maison du Seigneur. Pour les instruire, il ne faut pas les attendre au catéchisme; le P. Grandin prit donc la détermination de se rendre auprès du "Fils de Dieu," malgré les menaces qui lui étaient faites de toutes parts (1)."

Les adeptes du nouveau dieu lui disaient: "Tu nous dis que ce n'est pas le Fils de Dieu; mais tu ne l'as pas même vu. Va le voir et nous te croirons ensuite." Il alla donc au camp de l'imposteur. Il y trouva un grand nombre de sauvages réunis; mais, raconte le P. Grandin, malgré leur grand nombre, il n'y avait qu'une loge; toutes les autres avaient été brûlées, les chiens avaient été tués. A mon arrivée, on alluma un grand feu sur la grève; on entretenait ce feu non seulement avec du bois, mais avec des fourrures, avec des vêtements neufs achetés au magasin de la Compagnie. Ce prétendu dieu régnait sur toute sa bande, qui le redoutait, convaincue qu'il était possédé d'un esprit supérieur à celui de l'homme. Suivant les dires de ses adeptes, il parlait toutes les langues et faisait des merveilles. Je n'eus pas de peine à reconnaître un fou et une espèce d'halluciné vaniteux. Il me cria, dès que je fus à sa portée: "Viens, mon fils, je te ferai voir des merveilles, tu verras les tables de Moïse." A chaque instant, il répétait ce mot: *Theos, Theos*; je me demandais où il avait pu apprendre un mot grec. Il avait entre les mains des morceaux d'écorce de tremble longs de six pieds et larges comme la main. Voilà bien qu'il se met à m'assommer avec cette écorce, me frappe sur la tête et partout où il peut m'attraper, si bien que je dois me jeter dans mon canot avec deux de mes hommes, pour m'éloigner. La mère du nouveau dieu,

(1) *Vingt années de Missions.....*, pp. 109-110.

aussi folle que le dieu lui-même, se jette dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture pour retenir mon canot: "Pourquoi as-tu peur?" me crie-t-elle: ce n'est pas pour te faire mal qu'il t'a frappé, c'est pour te faire participer à son esprit. C'est ainsi que nous avons tous été traités par lui." Un pauvre vieillard me disait quelque temps après: "On m'avait demandé pour venir voir le Fils de Dieu, et en arrivant au camp, je reconnus le fils de la Patte d'Ours (Soske). Comme toi, il me frappa et m'obligea à brûler ma loge et mes effets. Alors tout bas, pour ne pas être entendu, je disais: "Si vraiment tu es le Fils de Dieu, retourne donc au ciel et laisse-nous en paix sur la terre." Lui me faisait des instances pour me faire retourner au camp, car il avait une foule de choses à me dire. Comme un de mes compagnons n'avait pu embarquer avec moi, je crus devoir retourner de nouveau. Une fois débarqué, j'adressai ces mots publiquement au nouveau dieu: "Je sais que tu te proposes de me tuer; tu peux le faire, je n'ai pas peur: tu m'enverras plus vite au ciel; mais, sache-le bien, le Dieu que je sers me vengera et te fera voir que tu n'es rien. On me dit que tu parles toutes les langues, parle-moi donc français. Il esquiva ma demande: "A quoi bon parler français devant ces Montagnais?" "Je puis lire le livre de Dieu (la Bible), dit-il." Je lui présente mon bréviaire. "Eh bien, lis." Il se garde bien d'essayer. "Je puis lire en anglais." Je fouille dans mon sac et lui présente nos saintes règles écrites en anglais: "Eh bien, lis donc en anglais," lui dis-je.—Non, répond-il, tu vois bien que ce monde-là ne comprend rien que le montagnais." Il avait sur lui un pantalon de drap carrotté; il me fit admirer la beauté de son pantalon. Voyant le gazon verdoyer et les feuilles pousser sur les arbres: "C'est moi, dit-il, qui fais verdoyer ce gazon et pousser ces feuilles; c'est moi qui guéris les malades." Je venais de voir la femme de ce vieillard dont j'ai parlé plus haut; elle venait de me dire que ses yeux étaient absolument perdus, qu'elle ne pouvait même plus se conduire. Alors je prie le nouveau dieu de me suivre et je le conduis vers cette femme: "Eh bien, lui dis-je, ne t'arrête pas à faire pousser les feuilles aux arbres, fais revenir

la vue à cette femme. “ Il y a longtemps que c’est fait, répond-il en riant aux éclats : “ Ma grand’mère, dis-je à la vieille, est-ce “ vrai que tu vois clair?—Oui, reprend-elle, depuis que je suis “ ici, je puis distinguer les arbres de l’autre côté de la rivière. ” Je fus bien déconcerté, car elle m’avait dit deux minutes auparavant, qu’elle n’y voyait plus du tout. Dès que je fus éloigné avec le prétendu dieu, elle dit à sa voisine : “ Ma sœur, je mens en disant que je vois ; je parle ainsi parce que j’ai peur du Fils de Dieu. ” Le Fils de Dieu me demande à se confesser et à passer pour cela dans l’unique loge qui avait échappé à la destruction générale. Je me gardai bien d’aller ainsi seul avec lui. “ Alors, dit-il, dis-moi ce que tu penses de moi. “ Tout à l’heure, lui réponds-je, je te le dirai. ” J’embarque dans mon canot avec mes trois hommes. A une certaine distance, j’arrête mon canot et je m’adresse à tous les sauvages présents : “ On m’avait dit “ que le Fils de Dieu était descendu parmi vous ; je n’en croyais “ rien, parce que je sais qu’il ne doit revenir sur la terre qu’à la “ fin du monde. On me disait que si ce n’était pas le Fils de “ Dieu, c’était un personnage puissant, faisant des merveilles et “ parlant toutes les langues. J’ai eu beau le questionner devant “ vous, il n’a pu parler aucune langue que la vôtre et n’a pu lire “ aucun de mes livres. L’avez-vous entendu, votre dieu, vous “ faire admirer la beauté de sa culotte? Que sont devenues vos “ loges? Que sont devenus vos chiens? On dirait que la folie qui “ le possède s’est aussi emparée de vous. Que signifie ce feu que “ vous entretenez avec des fourrures qui vous ont coûté si cher, “ avec des coupons de drap et des vêtements que vous n’avez pas “ encore payés? Comment allez-vous vivre maintenant? Comment allez-vous faire sans chiens et sans avances? Hâtez-vous “ de revenir prier à la mission et de rentrer en grâce avec Dieu “ que vous avez abandonné. ”

“ Puis nous partîmes et pûmes rentrer à la maison le lendemain dimanche un peu après midi. Ceux qui avaient caché leur canot au lieu de les détruire, nous rejoignirent, si bien que nous arrivâmes en grand nombre à la mission. Ceux qui étaient alentour de la mission nous avaient reconnus sur le lac ; tous,

métis, sauvages, Cris et Montagnais, accoururent à l'église et assistèrent à ma messe. Quand j'eus fini, je fis connaître à la population le résultat de mon enquête (1)."

Le P. Grandin "réussit, conclut Mgr Taché, sinon à faire tomber de l'Olympe cette nouvelle divinité, du moins, à déchirer le bandeau de fascination dont elle avait couvert la figure d'un si grand nombre. Le mal était étouffé dans ses sources, mais non dans ses conséquences. Par un égarement qui nous afflige autant qu'il nous étonne, ce dieu conserva ses convictions et quelques dupes (2)." Son père, sa sœur, sa tante, finirent par rentrer en eux-mêmes et se convertirent, mais après six ans d'égarement. Le "Fils de Dieu," à son tour, "descendit des hauteurs où l'avait placé son orgueil pour redevenir simple mortel et croire lui-même à sa folie (3)."

Ces conversions devaient se faire attendre plusieurs années, mais en peu de temps le P. Grandin parvint à démasquer l'imposture, et à arrêter l'effervescence. Il partit alors de l'Île-à-la-Crosse et arriva à Saint-Boniface le 23 juillet 1859. Son arrivée causa une grande joie à Mgr Taché et à toute la population de Saint-Boniface (4). Mais lui demeurait inquiet. "Il avait sans doute vu diminuer le prestige du nouveau dieu; mais les coups de bâton qu'il avait reçus, n'avaient pas donné à son cœur tout le calme désirable. Aussi, comme il était agité, préoccupé, ce cher seigneur quand il nous arriva à Saint-Boniface! Il pensait beaucoup plus au "Fils de Dieu qu'à l'évêque de Satala. Comme nous lui en faisons la remarque, il nous répondit qu'il croyait tout naturellement que les évêques sont moins importants que "le Fils de Dieu (5)."

Il avait une soutane faite avec l'étoffe des Sœurs Grises. "Le P. Bermond n'ayant pu recevoir à temps ses commandes, eut

(1) Mgr Grandin, *Notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(2) *Ibid.*, pp. 111-112.

(3) *Ibid.*, p. 109.

(4) *Ibid.*, p. 112.

(5) *Ibid.*

recours aux Sœurs qui passèrent leurs étoffes à la teinture et en firent des soutanes aux missionnaires; mais la pluie et le soleil avaient fait disparaître la teinture, remarque Mgr Grandin, et ma soutane n'avait plus aucune couleur (1)."

Il séjourna plus d'un mois à Saint-Boniface, voyant Mgr Taché dans la plus grande intimité, "bien réjoui de le voir entouré d'Oblats qui avaient pour lui tout le respect et la vénération qu'il méritait (2)." Il partit de Saint-Boniface le 25 août. Mgr Taché l'accompagna jusqu'à Pembina. "Notre cher et digne seigneur Grandin, écrit-il, après l'avoir quitté, à Mgr de Mazenod, est en route pour se rendre jusqu'auprès de vous. Que je vous remercie, mon bien tendre Père, de m'avoir donné un pareil coadjuteur! Le ciel vous a vraiment inspiré. Tout le monde en est on ne peut plus content, et moi encore plus que tout le monde (3)."

Mgr Grandin arriva à Marseille le 3 novembre, auprès de ce père vénéré dont il était un des fils les plus chers et le supplia d'écarter de ses épaules le lourd fardeau de l'épiscopat. "Toutes ses objections furent considérées comme un poids trop léger pour faire équilibre aux graves raisons qui avaient déterminé le choix de sa personne (4)." Comme à Mgr Taché, quelques années auparavant, le saint fondateur lui dit: "Tu seras évêque, je le veux; mais tu n'en seras que plus oblat, et la Congrégation te considérera toujours comme tel (5)."

Il fut sacré évêque le 30 novembre 1859, dans l'église de la Trinité, par Mgr de Mazenod, qui, fait bien remarquable, lui avait déjà donné la tonsure, les quatre ordres moindres, le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. Le fondateur des Oblats était assisté de son coadjuteur, Mgr Jeancard, évêque de Cérame, et de Mgr Jordany, évêque de Fréjus. L'épiscopat de Mgr

(1) Mgr Grandin. *Notes*.....

(2) *Ibid.*

(3) *Pembina*, 31 août 1859. Archives de la Maison générale des Oblats.

(4) *Vingt années de Missions*....., p. 113.

(5) *Ibid.*

Grandin, comme celui de Mgr Taché, se rattache ainsi à l'Eglise de France. La France d'Amérique est une expansion de la France d'Europe: il convenait que les deux évêques oblates appelés à étendre si efficacement la religion et la vie de la Fille aînée de l'Eglise dans l'Ouest canadien, allassent puiser, dans la source même, le caractère et les divins pouvoirs qui les établissent pères et princes de la multitude.

L'Evêque de Saint-Boniface suivait de l'esprit et du cœur, à travers l'Océan, son cher Coadjuteur dans les gloires et les espérances de sa consécration épiscopale. "Laissez-moi d'abord, lui écrit-il, dès qu'il apprend l'heureux événement, vous féliciter et me féliciter moi-même de votre sacre. C'en est fait, malgré vos réclamations, vous êtes bien et dûment évêque, et moi j'ai la douce consolation de vous avoir pour Coadjuteur. Je n'ai pas besoin d'insister, vous connaissez mon cœur, je vous y ai fait lire à loisir. Remercions le bon Dieu, et pour lui témoigner notre reconnaissance, redoublons d'efforts et de zèle pour lui gagner des âmes (1)."

Retour de
Mgr Grandin.

"Les émotions, les craintes, les préoccupations de sa nouvelle dignité avaient trop fortement éprouvé les forces de Mgr Grandin. Une maladie assez sérieuse et beaucoup trop longue cloua pendant plusieurs semaines le jeune prélat à un lit de souffrance et d'inquiétudes. Il craignait de voir tous ses plans déjoués; il craignait surtout de manquer au rendez-vous, de ne pouvoir porter à ses frères dans le Nord, un secours qu'ils attendaient avec une si sainte impatience, de retarder ainsi l'extension des missions. Dieu entendit les accents chaleureux qui s'exhalaient de ce cœur si ambitieux de procurer sa gloire. A l'époque fixée pour le départ, Mgr Grandin éprouva un peu de mieux. Il fit ses adieux à la belle France qu'il aime toujours tant (2) " le 28 avril, s'embarqua à Liverpool le 2 mai avec sept compagnons

(1) *Rivière-Rouge*, 25 janvier 1860. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Vingt années de Missions.....*, p. 116.

pleins de zèle: les Pères Séguin, Caër, Gasté, le F. Grouard, scolastique, les Frères convers Boisramé et Godard. Il séjourna quelques jours à Montréal, faisant des courses pendant le jour pour les intérêts des missions, corrigeant des épreuves pendant la nuit, car il fit imprimer des cantiques montagnais (1).

Il laissa à Québec le F. Grouard, pour y achever ses études, mais reçut à Montréal M. Oram, protestant converti, que lui donna l'évêque de cette ville. Trois Sœurs Grises et deux de leurs auxiliaires se joignirent au cortège.

Mgr Grandin, avec sa petite troupe, partit de Montréal le 4 juin, par le chemin de fer, arriva le 9 à Saint-Paul, continua sa route jusqu'à Crowing avec des wagons à deux chevaux, et depuis Crowing, avec dix charrettes et quatorze bœufs envoyés à sa rencontre par Mgr Taché (2).

Celui-ci attendait avec impatience son Coadjuteur. "Je suis un peu inquiet pour lui et pour ses compagnons de voyage, écrit-il le 24 juin à sa mère: les pluies abondantes que nous avons eues ont bien gâté les chemins; les petites rivières sont très hautes, ce qui suscite de grandes difficultés. Mais vos prières et celles de tant d'autres âmes pieuses qui s'intéressent à Mgr Grandin obtiendront la protection pour ce cher seigneur (3)."

Le 8 juillet, l'Évêque de Saint-Boniface expédie un cavalier à la rencontre de son Coadjuteur pour avoir de ses nouvelles. L'express est de retour au bout de quelques heures et annonce que le din obtiendront la protection pour ce cher seigneur (3)."

Rencontre des
deux prélats
à St-Norbert.

Le 9 au matin, Mgr Taché part pour Saint-Norbert. De son côté, Mgr Grandin, pressé de revoir son Evêque, avait pris les devants sur sa petite caravane, avec le P. Séguin, et était venu

(1) Lettre de Mgr Grandin à Mgr de Mazonod, *Montréal*, 1er juin 1860. — *Missions de la Congrégation*, p. 54.

(2) Lettre de Mgr Grandin à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. — *Annales de l'établissement des Sœurs Grises à l'Île-à-la-Crosse*, dans les *Annales de la Propagation de la Foi de Québec*, t. IV, p. 167.

(3) *Rivière-Rouge*, 22 juin 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

surprendre, à Saint-Norbert, le P. Lestanc, qui travaillait au jardin; puis apercevant Mgr de Saint-Boniface qui arrivait de l'autre côté de la rivière Rouge, il marcha à lui. "Les deux évêques s'avancèrent à la rencontre l'un de l'autre sur les rives opposées. Ils se saluèrent d'abord d'une rive à l'autre; la nacelle du batelier écarta bientôt cet obstacle. Les deux prélats dans les bras l'un de l'autre, sentirent que leurs cœurs battaient bien à l'unisson. Des larmes de bonheur coulaient en abondance; une de ces joies comme Dieu en accorde peu sur terre animait ces deux âmes qui sentaient le besoin de s'appuyer l'une sur l'autre, ou mieux de se confondre dans une même pensée de zèle, dans un même désir de la gloire de Dieu (1)."

Le P. Lestanc, presque toujours seul à son presbytère de Saint-Norbert, fut heureux d'y recevoir ce jour-là les visiteurs que la Providence lui envoyait du nord et du midi. "Quelle fête, disait-il, pour un pauvre missionnaire depuis longtemps habitué à être seul, quelle fête de loger sous son toit deux évêques, ses frères, avec tant de confrères (2)!" Les religieuses furent reçues avec le même bonheur par leurs Sœurs de Saint-Norbert.

Le 10 juillet, on se remit en route. C'était un mardi. Mgr Grandin était singulièrement aimé et vénéré à Saint-Boniface. "Une foule nombreuse se porta à sa rencontre avec un affectueux empressement: tout ce qui a vie et intelligence partagea la vive allégresse ressentie en ce beau jour (3)."

"Je laissai mon bœuf et ma charrette, raconte le Coadjuteur, pour m'asseoir à côté de Mgr Taché, dans une voiture plus épiscopale. Nous ouvrons la marche; d'autres véhicules portaient,

(1) *Vingt années de Missions.....*, p. 116.

"Les deux seigneurs, écrivait le P. Lestanc à Mgr de Mazenod quelques jours après, se sont donné une accolade comme on ne s'en donne pas deux fois dans la vie, un peu comme celle que l'on reçoit de notre bon Père qui est à Marseille le jour du départ."—*Saint-Norbert*, 27 juillet 1860. — Lettre publiée dans les *Missions de la Congrégation.....*, p. 56.

(2) Lettre citée dans la note précédente.

(3) *Vingt années de Missions.....*, p. 117.

après nous, les missionnaires, les Frères et les Sœurs; nos cavaliers entouraient et fermaient le cortège (1). ”

“ A une certaine distance ” de Saint-Boniface, les cavaliers métis déchargèrent une vigoureuse et joyeuse fusillade à laquelle le canon de l'hon. Compagnie répondit pendant un quart d'heure (2). Les cloches sonnaient à toute volée, tandis que les femmes et les enfants se dirigeaient en toute hâte à la cathédrale. A la porte, les ornements sacerdotaux étaient préparés; les deux prélats s'en revêtirent et allèrent s'agenouiller auprès du Dieu consolateur et soutien des missionnaires. Il y eut salut et chant du *Te Deum* (3). ”

Le dimanche suivant, Mgr Taché voulut que son Coadjuteur officiat pontificalement. Mgr Grandin prêcha sur les épreuves de l'Eglise, particulièrement sur celles de son grand Pontife Pie IX, alors en butte à toutes les attaques de la révolution déchainée. Puis il voulut adresser quelques mots à son Evêque; mais sa voix se perdit dans ses larmes. Mgr Taché entreprit de répondre; mais il ne sut que pleurer; tout l'auditoire imita l'exemple des deux évêques: ceux-ci, la voix toute émue bénirent ensemble ce peuple qui répandait des larmes. Puisse l'Eglise de Saint-Boniface être à jamais unie à son Pontife et unie en elle-même comme elle le fut en ce jour de sainte émotion (4)!

Arrivée à
St-Boniface.

Les larmes des
deux
orateurs et
de tout
l'auditoire.

(1) Lettre de Mgr Grandin....., *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXXVI, p. 345.

(2) “ Ces canons étaient tout simplement deux enclumes renversées l'une sur l'autre, que l'on chargeait de poudre. ” — Lettre citée du P. Lestanc.

(3) *Annales de l'établissement des Sœurs Grises à l'Île-à-la-Croix*, dans les *Annales de la Propagation de la Foi pour la province de Québec*, t. IV, p. 167.

(4) Ceux qui n'ont pas connu intimement Mgr Taché et Mgr Grandin et qui n'ont pu voir tous les trésors de sensibilité renfermés dans leurs cœurs, seront peut-être tentés de croire qu'il y a quelque exagération dans le récit de la scène que nous venons de rapporter et des autres du même genre. Nous devons à la vérité de dire que notre narration est de tous points conforme à la vérité; elle repose sur l'attestation de témoins oculaires, absolument véridiques, qui ont gardé un souvenir très vif de ces scènes émouvantes. Le P. Le Floch, témoin de la scène

Contestation
entre les
deux prélats.

Mgr Grandin avait été malade en France, il fut malade durant tout son séjour à Saint-Boniface; les émotions et le sentiment de la responsabilité étaient un poids trop lourd pour sa frêle santé. La maladie du jeune évêque ne fit que rendre plus manifestes les trésors de grâce que le Saint-Esprit avait mis dans son âme. "On ne savait qui plus admirer ou du chrétien supportant avec une sainte résignation la souffrance et la douleur, ou de l'apôtre montrant davantage l'ardeur de son zèle (1)."

Tout le monde admirait Mgr Grandin. Lui admirait la charité de son Evêque: "Mgr Taché, écrivait-il quelque temps après au vénérable fondateur des oblats, "est devenu *mon coadjuteur*, c'est à la lettre. Lui seul, pendant que je m'occupais à me reposer et à me guérir, prévoyait tout ce qu'il fallait pour le voyage. Je ne saurais vous donner une idée des fatigues que je lui ai occasionnées." Bien plus, "il a voulu me laisser à Saint-Boniface et partir pour le Nord (2)."

En effet, Mgr Taché pressa beaucoup son Coadjuteur de demeurer à Saint-Boniface, au moins durant l'hiver. "Vous resterez, lui disait-il, vos forces épuisées; vous pourrez ensuite, si vous y tenez, me remplacer dans les missions du Nord."

"Mgr Grandin n'avait pas quitté le lit depuis dix jours, et malgré tous les soins des bonnes Sœurs de Saint-Boniface, il n'allait guère mieux le jour du départ que les jours précédents. Il monta néanmoins ce jour-là à l'autel pour offrir le saint sacrifice; mais il fut obligé de se reposer deux ou trois fois, et, la messe achevée, il put à peine, aidé de deux Oblats, regagner le lit, tant il était faible. Mgr Taché le pressa encore de le laisser partir à sa place (3)."

que nous venons de raconter, disait ensuite aux deux évêques: "Il manquait notre Père général: avec les larmes que tous les trois auriez répandues et celles que vous auriez fait répandre, on aurait pu faire marcher un moulin." — Mgr Grandin, *Notes sur Mgr Taché, O. M. I.*

(1) *Vingt années de Missions.....*, p. 117.

(2) *Sur le lac Winnipeg*, 3 août 1860. — Publiée dans les *Missions de la Congrégation.....*, p. 58.

(3) Lettre du P. Séguin à Mgr de Mazenod, *Ile-à-la-Crosse, Mission de Saint-Jean-Baptiste*, 20 décembre 1860. — Dans les *Missions de la Congrégation.....*, t. I, p. 60.

Mais toutes ses instances furent inutiles (1). Mgr Grandin " finit par persuader tout le monde de ce dont il était convaincu lui-même, que le retenir, c'était le tuer. Il avait foi dans l'efficacité de nos voyages comme remède; il avait surtout foi dans la bonté de Dieu qu'il voulait servir à tout prix, en la protection de cette Mère bénie, sous la bannière immaculée de laquelle il s'est enrolé et qu'il aime si tendrement (2). "

Voyage du
coadjuteur de
St-Boniface
à l'Île-à-la-
Crosse.

Enfin, le 30 juillet, après vingt jours passés à Saint-Boniface, l'Évêque de Satala " était porté de son lit à la voiture, " pour se rendre à l'Île-à-la-Crosse. Mgr Taché voulut l'accompagner jusqu'au Fort de Pierre, où il devait s'embarquer. " Là, encore, il fit de nouvelles instances " pour engager son Coadjuteur à retourner à Saint-Boniface, et à le laisser partir à sa place; n'ayant rencontré qu'un refus obstiné, il recommanda avec toutes sortes de prières, à ses compagnons de voyage et aux hommes de la barge, " de le ramener à Saint-Boniface si le mal continuait (3). " Puis " il fit à son Coadjuteur malade de ces adieux qui navrent le cœur et y laissent de longs souvenirs. Il remonta ensuite la côte, jetant à son Coadjuteur et à ses compagnons un dernier regard, le cœur gros et les yeux humides (4). "

Mgr Grandin emmenait avec lui le P. Séguin, qui, digne émule du P. Grollier, passera sa vie à évangéliser les sauvages de l'extrême nord, le F. Boisramé, l'un des plus précieux auxiliaires des missions, avec trois Sœurs destinées à fonder un couvent à l'Île-à-la-Crosse, les Sœurs Agnès, supérieure, Pepin et Boucher.

Fondation du
couvent de
l'Île-à-la-
Crosse.

La caravane suivit la voie des lacs et des rivières, que nous connaissons déjà par deux voyages de Mgr Taché. " Le voyage dura soixante-sept jours, et fut un enchaînement bien exceptionnel de contretemps, de difficultés, d'accidents de tous genres;

(1) Lettre du P. Séguin à Mgr de Mazenod, 20 décembre 1860.

(2) *Vingt années de missions*....., p. 117.

(3) Lettre de Mgr Grandin à Mgr de Mazenod, 3 août 1860.

(4) *Ibid.*

mais il fut aussi l'objet d'une protection visible et spéciale de Dieu (1). " Mon mal a disparu, écrivait Mgr Grandin dès les premiers jours; l'appétit et les forces reviennent chaque jour, et cela si rapidement que j'en suis étonné moi-même (2). "

" Enfin, le 4 octobre, la généreuse troupe débarqua à la mission de Saint-Jean-Baptiste (3). "

De ce jour, les missions du Nord possédaient un évêque à demeure. De ce jour aussi, l'Île-à-la-Crosse avait la singulière grâce d'être sanctifiée par " les femmes de la prière. "

Nous allons voir Mgr Taché arriver à l'improviste avant la fin du mois et causer à son Coadjuteur la plus heureuse surprise. Mais revenons en arrière, et retournons à Saint-Boniface.

En 1859, " l'hiver " qui n'avait pas été " rigoureux, " écrit Mgr Taché à sa mère, " veut être langoureux; " le dégel ne commence, pour ainsi dire, que le 11 avril. " Nous attendons avec impatience le printemps, pour voir la nature sortir de son long engourdissement. Pour nous dédommager de son long sommeil, nous lui avons fait produire quelque chose. Ainsi le mois de mars a vu une belle *tulipe*; je vous en envoie une pétale; mais elle n'est pas assez sèche, elle se gâtera en route. C'est égal, elle vous dira tout de même à sa façon qu'Alexandre pense à sa mère et que tout ce qui vient d'elle peut prendre racine dans le sol de la Rivière-Rouge (4). "

" Cette circonstance " d'un dégel si tardif, ajoute le prélat, n'est pas favorable à bien des gens qui avaient fait leur calcul sur l'année dernière, et cette fois la saison est plus tardive d'un mois et demi, en sorte que les fourrages sont excessivement

(1) On peut en lire le récit dans la Lettre de Mgr Grandin à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. — *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XXXVI, pp. 347-353, et dans les *Annales de l'établissement des Sœurs Grises à l'Île-à-la-Crosse*: *Annales de la Propagation de la Foi pour la province de Québec*, t. IV, pp. 75 et suivantes.

(2) Lettre à Mgr de Mazenod, 3 août 1860.

(3) *Vingt années de missions*....., p. 118.

(4) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 12 avril 1859. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 68.

rares." Aussi "beaucoup d'animaux sont déjà morts de faim, et pour peu que le printemps tarde encore, nombre de gens perdront leurs troupeaux (1)." Le prélat se félicite d'avoir "assez de foin pour nourrir les *soixante* bêtes, que je suis obligé, dit-il, d'entretenir (2)." Heureusement, pour les habitants, le dégel ne se fit pas attendre davantage. Mgr de Saint-Boniface écrivait un mois après à sa mère: "Nous cultivons à force: l'eau est très haute; mais comme elle cesse de monter, j'espère que nous n'aurons pas de déluge (3)."

Les Sœurs Grises avaient perdu, depuis un an, dix de leurs chevaux: "quatre étaient de bien beaux chevaux, les autres, des poulains. Ces bonnes religieuses ont dit, dans la sincérité de leur âme: Le Seigneur nous les avait donnés, le Seigneur nous les a ôtés, que le nom du Seigneur soit béni (4)."

Un mois plus tard, le 10 juin 1859, le premier bateau à vapeur fit son apparition à Saint-Boniface. Mgr Taché raconte l'événement avec un lyrisme affecté qui peint l'émoi universel. "Grande nouvelle, dit-il à sa mère, tout le monde de la Rivière-Rouge est en mouvement. Jeunes, vieux, vieilles, tous veulent voir: c'est que tous ont entendu hier au matin un sifflement inaccoutumé: les eaux si blanches de notre rivière Rouge ont éprouvé une commotion à laquelle elles étaient prêtes depuis près de six mille ans et qu'après tout, nous n'attendions pas si vite. Voyez-vous ce drapeau aux étoiles indépendantes qui s'avance au milieu de la rivière Rouge? Il cache à demi une cheminée, de laquelle s'échappe avec effort une épaisse fumée. Mais c'est bien cela! Mais c'est un *steamboat*! Oui, oui: c'est un *steamboat* qui nous est arrivé hier au matin, au milieu des cris de joie qui retentissaient de toutes parts." "Mon cœur lui a fait entendre une réflexion, ajoute-t-il délicatement: Que Maman

Arrivée du
premier
bateau à va-
peur à
St-Boniface.
(1859).

(1) Lettre citée du 12 avril 1859.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 12 mai 1869. — *Ibid.*, n° 69.

(4) Lettre citée du 12 avril 1859.

va être contente de recevoir cette nouvelle ! Réjouissez-vous donc, bonne Mère, la distance qui nous sépare semble diminuer chaque jour (1).”

Le bateau se nommait *Anson Northup* ; il avait été amené, à grands frais, par ses propriétaires de la rivière Saint-Pierre, à la faveur des grandes eaux du printemps. Son arrivée n'avait été annoncée par personne : de là, la surprise universelle. “ Le canon gronda et les cloches carillonnèrent en signe d'allégresse, écrit ailleurs Mgr Taché. Le sifflement de la vapeur, se promenant sur les eaux de notre rivière, disait aux échos du désert qu'une ère nouvelle allait luire pour ce pays. Les troupeaux d'animaux domestiques, peu habitués à ce bruit, prenaient la fuite, se croyant, je suppose, poursuivis par une bête plus grosse qu'eux-mêmes, et les gens de beaucoup comme de peu d'esprit accouraient en foule pour voir le nouveau venu, qui n'était pourtant pas un chef-d'œuvre du genre. Les enfants, pour exprimer leur surprise, disaient qu'ils avaient vu passer une grosse barge ayant un moulin à son arrière (2).”

L'arrivée du premier bateau à la Rivière-Rouge marque le commencement d'une ère nouvelle pour le commerce de la colonie. La Compagnie de la Baie d'Hudson se détermine à se servir de cette voie pour une partie de ses importations. Elle fait l'acquisition de terres considérables à l'embouchure de la rivière au Bœuf, à deux cents milles au sud du fort Garry, là où elle pense que le bateau pourra remonter tout l'été. Un établissement se forme en ce lieu ; on lui donne le nom de *Georgetown*, en l'honneur de Sir George Simpson, gouverneur de la Terre de Rupert.

“ Avec le système postal ” en vigueur à cette époque, les correspondances “ partent de Pembina le 2 de chaque mois ” et arrivent à Montréal “ dans les derniers jours du même mois ou les premiers jours du mois suivant ; ” celles qui sont pour la Rivière-Rouge partent de Montréal le 15 du mois et arrivent à

(1) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 11 juin 1859. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n^o 70.

(2) *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, chap. I.

Saint-Boniface " le 16 ou le 17 du mois suivant. " C'est ce que nous apprennent plusieurs lettres de Mgr Taché (1). " Pour que vos lettres ne soient pas retardées inutilement, dit-il à sa mère, il faut les écrire vers le 15 de chaque mois; ainsi votre lettre du 26 novembre n'est arrivée ici que le 17 janvier, avec d'autres écrites du Canada le 15 décembre. "

Ainsi, il y a quelques années, deux courriers réguliers arrivaient du monde civilisé à la Rivière-Rouge, en été et en hiver; chacun d'eux mettait soixante jours à aller de Montréal à Saint-Boniface. A la fin de 1859, douze courriers unissent le Canada et la Rivière-Rouge et franchissent la distance en trente jours. C'est du progrès.

Le progrès fit un nouveau pas en 1860.

Service de voitures et de bateaux en 1860.

" Les MM. Burbank et Cie, de Saint-Paul, établirent une ligne de diligences entre Georgetown et Saint-Cloud, pour la relier à celle qu'ils avaient déjà entre Saint-Cloud et Saint-Paul (2). "

" Les diligences, écrit alors le prélat, viennent de Saint-Paul à Georgetown, à l'embouchure de la Rivière au Bœuf, en cinq jours; de là, le bateau vient en trois jours et retourne en quatre, en sorte que nous ne sommes plus qu'à huit ou neuf jours de Saint-Paul. Le prix du voyage est de \$35 (environ 180 fr.), sans compter la nourriture et le logement dans la partie parcourue par les diligences (3). " Avec ces nouveaux perfectionnements, les correspondances arrivaient du Canada toutes les semaines et en moins de quinze jours. " Nous ne sommes plus qu'à treize jours de Québec! s'écrie Mgr Taché. *O tempora! ô mores* (4)! "

Les voies ferrées arriveront bientôt à Saint-Cloud; mais elles mettront encore près de vingt ans pour parvenir jusqu'à Saint-

(1) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 25 janvier 1860, 25 avril 1860, etc. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, nos 71, 76, etc.

(2) *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, chap. I.

(3) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 24 juin 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 78.

(4) Lettre à M. Cazeau, *Rivière-Rouge*, 21 juin 1860. — Archives de l'archevêché de Québec.

Boniface, amenant avec elles “ la civilisation, cette civilisation du moins que traîne la vapeur (1). ” Ces changements, écrit l'Evêque à sa mère, “ sont très consolants au point de vue de l'affection si vive que je vous porte et qui me fait désirer de voir diminuer le plus possible la distance qui nous sépare; mais, comme à toutes les jouissances de la terre il faut une compensation, je la trouve dans la crainte que m'inspire l'arrivée possible d'une foule d'étrangers qui nous apporteront tous les vices de la civilisation (2). ”

A mesure que les communications deviennent plus fréquentes et plus rapides, Mgr Taché écrit plus souvent à celle dont il s'est séparé pour l'amour de Dieu et à laquelle il est toujours demeuré si étroitement uni d'esprit et de cœur. Ainsi, en 1860, il ne lui écrit pas moins de onze fois, c'est-à-dire à peu près à chaque courrier (3). Ses lettres en devenant plus fréquentes, demeurent aussi affectueuses.

Il lui écrit le 25 mars: “ C'est le jour où la meilleure des mères apprend qu'elle donnerait naissance au meilleur des fils. Ministre, quoique indigne, de ce Fils divin, pourquoi ne profiterais-je pas de ce jour pour saluer ma mère, qui m'a si bien enseigné à aimer la Mère de Jésus? *Sans comparaison*, va sans dire, cette lettre sera mon petit Gabriel et dira le vœu de mon cœur: *Salut, bonne Maman; salut, vous si pleine de tendresse pour votre fils et si aimée de lui*; et j'ajouterai aussi volontiers: *Priez pour moi, maintenant et toujours* (4). ”

Il lui écrit le 24 juin: “ Il y a aujourd'hui quinze ans, l'heure du départ sonnait et pendant que mes compatriotes s'apprêtaient à célébrer la fête nationale, votre pauvre Alexandre offrait au Seigneur le sacrifice de tout ce qu'il avait de cher et quittait sa

(1) *Esquisse*.....

(2) *Rivière-Rouge*, 21 septembre 1858.

(3) *Rivière-Rouge*, 25 janvier, 27 février, 25 mars, 25 avril, 27 mai, 24 juin, 27 juillet, 27 septembre; *Fort Ellice*, 10 octobre; *Fort de la Montagne de Tondre*, 15 octobre; *Carleton*, 21 octobre. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(4) Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 73.

patrie... Que la pensée de ne plus vous revoir,—telle était alors ma conviction,—me fut cruelle! Cette désolation, cette espèce de prostration de tout sentiment, dans laquelle je me trouvai, fut depuis la source de bien des jouissances. Je vous ai revue, bonne Mère, et je vous reverrai encore. Que le ciel soit béni de cette faveur! Il a eu pitié de ma faiblesse, il a consolé votre tendresse maternelle et satisfait ma piété filiale (1).”

Quelquefois le fils ajoutait à sa lettre un menu présent, dont tout le prix venait de l'affection de celui qui l'envoyait. Ainsi, le 25 avril, il lui envoie une *pensée* qu'il accompagne de cette gracieuse dédicace: “Comme le froid d'hiver n'étouffe pas les pensées de Maman, les premiers rayons du soleil de printemps les font épanouir: je vous en offre les prémices (2).”

Le 27 septembre de cette même année, il lui envoie “un cœur de ses cheveux,” avec “une vignette que” lui “avait envoyée la baronne Durand (3).”

Le dirons-nous? Nous ne voyons dans Mgr Taché, rien de plus grand, de plus poétique et de plus surnaturel que son affection pour sa mère.

En 1860, parut le premier journal imprimé à la Rivière-Rouge, le *Nor-Wester*, rédigé par des Anglais protestants. “Je pense, écrit Mgr Taché à sa mère le 25 janvier, que vous avez déjà reçu le premier numéro du *Nor-Wester* et que vous recevrez les autres. Le second numéro, qui est le dernier sorti, est saturé de productions ministérielles (des ministres protestants). Le *Bishop* (l'évêque anglican), dans un immense *speech* à son clergé, avoue et leur faiblesse et leurs insuccès. Il prédit même la fin du monde pour 1864 ou 1866. Ces sottises font rire tout le monde (4).”

Mgr Taché fut indisposé trois semaines au printemps de 1860, à la fin de mars et au commencement d'avril. “J'ai

Premier Journal à la Riv. Rouge.

Courte maladie de Mgr Taché. Explosion à l'évêché. (1860).

(1) Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 78.

(2) Lettre du 25 avril 1860. — *Ibid.*, n° 76.

(3) *Ibid.*, n° 80.

(4) *Rivière-Rouge*, 25 janvier 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 71.

souffert dans la tête, écrit-il à Mgr de Mazenod; les dents, une oreille et le reste de mon vénérable chef ont été tour à tour le siège du mal: je crois que c'est un rhumatisme qui s'est ainsi amusé à mes dépens (1).” “Je fus saisi, écrit-il à sa mère, d'un mal de dent, qui le lendemain se convertit en mal d'oreille. Plusieurs petits abcès se formèrent dans cet organe. Puis la douleur se promena dans à peu près la moitié de la tête (2).” “Docile aux avis que vous m'aviez donnés, ajoute-t-il, je me suis laissé *moucher, emplâtrer, cataplasmer, vomitif, purger, etc., etc.*, avec une docilité admirable, au point que nos bonnes Sœurs disaient: “C'est un plaisir de soigner un malade “si obéissant.” Les bonnes créatures avaient l'habitude de me traiter, (avec respect pourtant) de *tête dure*, en maladie s'entend; mais cette fois elles ont réparé leurs fausses accusations. Si je n'espérais pas être cru sur parole, je vous enverrais leurs certificats à cet égard, et vous verriez que je vous ai obéi; si bien obéi que plusieurs fois je leur ai répété qu'il n'y avait que votre souvenir qui pût me rendre si docile (3).”

Auparavant, le 21 février, jour du mardi gras, il avait été en danger de perdre la vie. “Des sauvages faisaient sécher de la poudre près du feu, dans un appartement au-dessus duquel Monseigneur se trouvait. Le feu prit à la poudre; le plancher sauta, la maison tout entière fut ébranlée (4).” “Heureusement personne n'a eu même une égratignure,” ce que l'on attribua à une sorte de miracle. “Remercions le bon Dieu, conclut l'Evêque, de sa protection (5).”

(1) *Saint-Boniface*, 26 avril 1860. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) *Rivière-Rouge*, 25 avril 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 76.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre de Mgr Grandin à Mgr de Mazenod, *Montréal*, 1er mars 1860. — *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de M. I.*, t. 1, p. 53.

(5) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 27 février 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 72.

Quelque temps après, l'Évêque fit une perte qui lui coûta peut-être autant que la vie.

Départ des
Frères des
Ecoles chré-
tiennes.
(1860).

Les Frères des Ecoles chrétiennes, nous l'avons vu, étaient venus à la Rivière-Rouge en 1854; "leur école était de plus en plus fréquentée; ils y faisaient beaucoup de bien. Mais leur supérieur ne comprit pas le pays, se butta contre des difficultés toutes ordinaires, se découragea et fit partager son découragement à ses confrères (1). Il en résulta le départ des Frères. "Le 27 juillet 1860, au soir" les trois Frères prirent le bateau à vapeur pour retourner à Montréal et de là en France. Le même jour, Mgr Taché signa "trois traites de cent piastres chacune à être payées" par M. Cazeau (2), à chacun des trois Frères, afin de fournir à leurs frais de voyage.

Par suite de ce départ, les missionnaires se trouvèrent chargés de l'instruction des garçons de Saint-Boniface, comme avant l'arrivée des Frères, comme au temps de Mgr Provencher. Depuis lors et pendant plus de vingt ans, Mgr Taché nourrit le projet de donner le collège de Saint-Boniface à sa famille religieuse, les Oblats de Marie Immaculée. Le P. Le Floch fut nommé directeur et maître principal du collège et eut M. Oram pour maître adjoint; celui-ci était spécialement chargé de l'enseignement de l'anglais.

Collège de
St-Boniface.

Ces deux maîtres suffirent pendant quelque temps à faire le cours d'instruction primaire aux commençants, le cours commercial à ceux qui étaient plus avancés et le cours classique au petit nombre de ceux qui faisaient des études complètes. L'Évêque put s'applaudir de leur dévouement et de leurs succès. "L'une de mes grandes consolations, écrit-il quelques mois plus tard, c'est la prospérité de nos écoles et la bonne conduite des chers élèves qui les fréquentent. Dans un pays comme celui-ci, le bien coûte assez cher, et tout est à faire par ceux qui se con-

(1) "Il est malheureux que le vieux Frère, avec toutes ses bonnes intentions, n'ait pas plus de bon sens, il est pire que jamais."

(2) Lettre à M. Cazeau, *Rivière-Rouge*, 27 juillet 1860.

sacrent à Dieu. Aussi, j'admire le zèle et le désintéressement de nos missionnaires, comme de nos bonnes Sœurs (1).”

L'univers catholique était douloureusement ému, en 1859 et en 1860, par les attentats commis contre la souveraineté temporelle du Chef de l'Eglise. Les évêques de la province ecclésiastique de Québec envoyèrent, en 1860, à l'immortel Pie IX une adresse de condoléance et de dévouement; mais ils ne prirent pas le temps ou la peine de demander leur signature à l'Evêque de Saint-Boniface et à son Coadjuteur. Mgr Taché se plaint de cette omission dans plusieurs lettres à son économiste de Québec. “ Il m'eût été bien doux, lui écrit-il le 21 juin 1860, de joindre le nom de ma pauvre personne à ceux des autres évêques si recommandables de la province de Québec. Les journaux, en exaltant l'unanimité de tous les évêques de cette province, m'ont fait sentir mon isolement. J'emprunterai volontiers à cet égard un des bons mots de Mgr Provencher: “ Pourquoi faut-il que l'évêque de la Rivière-Rouge ne soit pas un évêque comme les autres? C'est peut-être que le brave est évêque d'une rivière (2). ” “ J'ai été mortifié, lui écrit-il le 14 septembre, de me voir mis de côté, ainsi que mon digne coadjuteur, par nos propres collègues... Qu'il ne soit pas question de moi en faisant la révérence ” aux princes de la terre, “ j'y consens; mais quand il s'agit du Père commun des fidèles, c'est autre chose (3). ”

Les missions et les missionnaires de la Rivière-Rouge avaient toujours été si pauvres qu'aucune église, pas même la cathédrale, ne possédait une lampe devant le Saint-Sacrement. Le Saint-Père avait donné de vive voix, les dispenses nécessaires. Mgr Taché souffrait de cette pénible nécessité; car il avait une grande dévotion pour le mystère de la présence réelle du Sauveur dans son sacrement d'amour. En 1860, il décida qu'il y

(1) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface*, 16 avril 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché.

(2) Lettre à M. Cazeau, *Rivière-Rouge*, 21 juin 1860. — Archives de l'archevêché de Québec.

(3) *Rivière-Rouge*, 14 septembre 1860. — *Ibid.*

Adresse des évêques de la province de Québec au Saint-Père.

Lampe du sanctuaire dans les églises du diocèse.

aurait désormais une lampe toujours allumée dans tous les sanctuaires où se conservait l'adorable Eucharistie : dans la cathédrale d'abord, mais aussi dans toutes les autres églises ou chapelles. Il prit à sa charge l'entretien de toutes ces lampes. La somme n'était pas bien élevée, car on ne brûlait que du pétrole ; mais cependant elle était appréciable pour un évêque qui, chaque année, devait s'interdire beaucoup de dépenses des plus nécessaires.

Il y avait depuis longtemps un certain nombre de métis groupés à six milles environ au sud de Saint-Boniface, sur les bords de la rivière Rouge. On demanda à Mgr Taché qu'il lui plût d'appeler cette localité Saint-Alexandre, en l'honneur du patron de l'Evêque de Saint-Boniface ; on lui faisait cette demande, par affection pour l'Evêque lui-même. Mais il voulut qu'elle portât le nom du patron de son Coadjuteur et il l'appela Saint-Vital. Il y plaça, le 20 septembre 1860, deux de ses chères Sœurs Grises, Sœur L'Espérance-D'Youville et Sœur Cornolly, pour y ouvrir une école en faveur des pauvres enfants métis ; il leur bénit une chapelle et leur permit, pour leur consolation, d'y avoir constamment le Saint-Sacrement. Lui-même voulut se faire le chapelain de ces humbles servantes des petits enfants. " Quelque temps qu'il fit, l'Evêque missionnaire se rendait à Saint-Vital entre 6 et 7 heures du matin, pour y dire la messe et faire une petite instruction aux gens du voisinage, qui venaient en grand nombre à l'école afin de jouir et de profiter de la présence de leur si bon évêque (1)." Les Sœurs Grises continuèrent de faire l'école à Saint-Vital jusqu'en 1886.

Durant le séjour que Mgr Grandin fit à Saint-Boniface avant de partir pour être sacré en France, il remarqua " que l'Ordinaire du diocèse était trop souvent à l'écurie et promenait trop Sa Grandeur au milieu des fermes et jusque dans les moindres détails du matériel considérable qu'il doit entretenir pour sub-

Fondation de
St-Vital.

Arrêtée du P.
Jean Glénat
et du
P. Simonet.

(1) Notes recueillies par les Sœurs Grises de leur *Chronique*.

venir aux besoins des différentes missions (1).” Il fit part au vénérable fondateur des Oblats de ces occupations de l'Évêque de Saint-Boniface. Mgr de Mazenod choisit un Frère convers sur lequel celui-ci pût se reposer du soin de sa ferme, le F. Jean Glénat, de Vinay en Dauphiné, aussi entendu dans la science des saints que dans l'administration d'une étable et l'exploitation d'une terre, pieux, actif, toujours gracieux et souriant. Le suave et intelligent Frère arriva à Saint-Boniface le 8 octobre 1860 (2). Il avait l'ordre de demeurer à l'évêché pour décharger le prélat “ d'une partie de sa besogne, écrit Mgr Taché lui-même, je ne dirai pas indigne, mais bien pénible, en ce sens du moins qu'elle absorbe un temps considérable et précieux (3).”

Et il ajoute humblement: “ Qu'on veuille donc bien ne pas trop s'étonner si nous sommes si peu évêque; nous avons été trop longtemps fermier, pour ne pas dire le reste (4).” Non, saint Paul était parfait évêque quand il fabriquait des tentes pour subvenir à sa subsistance et à celle de ses compagnons; l'Évêque de Saint-Boniface ne perdait rien de sa dignité quand il surveillait et soignait les chevaux, les vaches, les porcs et les poules de l'évêché. “ Nous serons vraiment religieux, dit saint Benoît, lorsque nous vivrons du travail de nos mains, à l'exemple des apôtres et de nos pères.”

Avec le F. Jean, arriva le P. Laurent Simonet. Tous les deux s'embarquèrent le 9 juillet à Strowness, dans les Orcades, et venant par la Baie d'Hudson, débarquèrent le 17 août à York-Factory, et arrivèrent à Saint-Boniface le 8 octobre (5). Mais quelques mois auparavant, un bâtiment, qui arrivait d'Europe par la même voie, fit naufrage, “ avec tous les approvisionne-

Personnel ecclésiastique du diocèse à la fin de 1860.

(1) *Vingt années de missions.....*, p. 123.

(2) Lettre du P. Simonet à Mgr de Mazenod, 24 novembre 1860. — *Missions de la Congrégation.....*, t. I, p. 77.

(3) *Vingt années de Missions.....*, p. 123.

(4) *Ibid.*

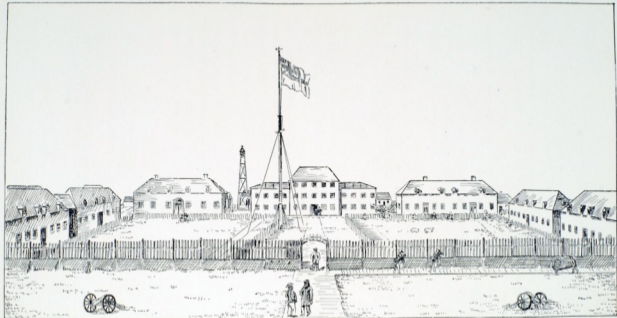
(5) Voir les lettres du P. Simonet à Mgr de Mazenod, *Leith*, 3 juin 1860; *Saint-Boniface*, 24 novembre 1860; *Missions de la Congrégation.....*, t. I, pp. 77 et suivantes.

ments des missions du Nord-Ouest" dont il était chargé, pour une valeur de £700 (1).

A la fin de l'année 1860, il y avait, dans le diocèse de Saint-Boniface, deux évêques, deux prêtres séculiers, dix-neuf oblats prêtres, deux novices oblats et huit Frères convers; en tout, trente-trois personnes consacrées à Dieu et travaillant à l'avancement du règne de Dieu. "Des consolations que Dieu nous accorde quelquefois, observe le chef de cette troupe héroïque, une des plus sensibles est sans doute l'accroissement des ouvriers évangéliques et les assurances que cette augmentation donne aux âmes infortunées confiées à notre sollicitude (2)."

(1) Lettre à M. Cazeau, *Rivière-Rouge*, 26 janvier 1860. — Archives de l'archevêché de Québec.

(2) *Vingt années de Missions*,....., pp. 129-130.



Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson. — Factorie d'York (York Factory). — Port de mer dans la Baie d'Hudson.

CHAPITRE XXII

TROISIÈME VISITE DE MGR TACHÉ DANS LES MISSIONS DU NORD.
1860-1861.

Il y avait quatre ans que Mgr Taché n'avait pas visité les missions du Nord. Le premier pasteur a la charge principale de toutes les églises qui lui sont confiées; puis il avait une si grande affection pour ses missionnaires et ses sauvages que c'était comme un besoin pour lui de les voir de temps en temps. Raisons de cette visite.

Il partit de Saint-Boniface le mercredi, 3 octobre, dans l'après-midi, après des adieux pleins d'émotion à la population accourue pour le saluer et recevoir sa bénédiction. "Je ne vous parlerai pas de mes adieux, écrit-il à sa mère: vous connaissez *mon cher faible*. J'aime trop ceux avec lesquels je vis, j'en suis trop aimé pour les laisser sans émotion (1)." Départ.

Il passa la nuit "à la Prairie du Cheval Blanc, chez l'excellent M. Thibault." Le lendemain, il se rendit, en compagnie de son vicaire général, "à un endroit appelé le Portage, où déjà l'attendait le jeune sauvage qui devait être" son guide; la tente était montée, le feu allumé." Le prélat et le grand vicaire profitèrent "de l'un et de l'autre" et passèrent ensemble la nuit. De St-Boniface au fort Ellice.

Le 5 au matin, Mgr Taché fit ses adieux à M. Thibault et continua sa marche "avec le jeune sauvage et trois chevaux." "Je trouvai ma solitude un peu complète, dit-il; car il y a déjà trois ans que je n'ai pas fait de voyage de long cours; puis, le désert est si grand quand on le parcourt seul avec un sauvage (2)." Il plut "toute la journée:" "ce qui ralentit beau-

(1) *Rivière aux Castors (Fort Ellice)*, 10 octobre 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 81.

(2) *Ibid.*



Vue de la Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Île-à-la-Croix, à l'arrivée des Sœurs Grises, octobre 1800.

coup la marche" et ne contribua pas peu à "assombrir" les pensées.

Le 6, "il faisait beau temps." L'Evêque prolongea sa marche "bien avant dans la soirée," rejoignit "un parti de neuf hommes qui voyageaient dans la même direction," fit route avec eux le 7 et le 8, et arriva le 9, vers midi, à la Rivière-aux-Castors ou fort Ellice (1).

Du fort Ellice
au fort de la
montagne de
Tondre et au
fort Carlton.

Laissant ses compagnons continuer leur route, il s'arrêta au fort pour "instruire et confesser sept familles catholiques" qui y vivaient "et ne voyaient des prêtres que très rarement (2)." Le lendemain, il leur dit la messe, et, reprenant sa route, il marcha quatre jours. Le dernier jour, qui était le 14 octobre, il demeura à cheval 12 heures, galopant presque continuellement," de manière à "plus que doubler la marche ordinaire", et arriva à 8 heures et demie du soir au fort de la Montagne de Tondre (3). Hier, en arrivant, dit-il, "j'avais bien un peu les côtes sur le long; aujourd'hui, je les ai sur le travers (4)." Néanmoins, il se remit en marche le 16 et arriva au fort Carlton le 20 octobre. C'était le samedi.

Pendant ces dix-sept jours de voyage, il avait "déploré partout sur son passage le triste état d'infidélité dans lequel gémissaient encore les tribus de cette partie de son diocèse. Ces peuplades infortunées, abreuvées d'eau de feu par les traiteurs de pelleteries, semblaient sans doute bien éloignées du royaume de Dieu. Le Seigneur a parmi eux ses élus (5)."

De Carlton à
l'île-à-la-
Crosse.

En partant de Saint-Boniface, Monseigneur avait l'intention de se rendre directement à Notre-Dame des Victoires, puis à Saint-Joachim et au lac Sainte-Anne; à Carlton, il modifia son itinéraire. Il avait vu son Coadjuteur partir malade de Saint-

(1) Lettre citée, 10 octobre 1860.

(2) *Ibid.*

(3) *Fort de la Montagne de Tondre*, 15 octobre 1860. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 82.

(4) *Ibid.*

(5) *Vingt années de Missions.....*, p. 124.

Boniface au mois de juillet avec trois Sœurs Grises; il apprit à Carlton combien le voyage avait été long et pénible. "De Carlton, si le temps se maintenait beau," il "pouvait, en dix jours, atteindre l'Île-à-la-Crosse, revoir" sa "chère mission de Saint-Jean-Baptiste," surprendre Mgr Grandin et par cette surprise lui causer une immense joie, contempler ses chères filles de la Charité, établies auprès des sauvages, s'entendre avec son Coadjuteur, et lui communiquer les lettres importantes" qu'il avait reçues depuis leur dernière entrevue (1). Il prit donc la résolution de se rendre d'abord à l'Île-à-la-Crosse, "quitte à souffrir plus tard en route, et à payer de la jambe les jouissances du cœur et les consolation de l'âme (2)."

"Le 23 octobre, Mgr de Saint-Boniface laissait Carlton. A peine était-il parti du fort que la neige commença à tomber, le temps se mit à l'hiver, ce qui n'était que le cours ordinaire des choses à cette époque et en ces régions (3)."

Le prélat, "menacé de rencontrer des difficultés peut-être très graves," s'adressa à l'archange dont la fête tombait le lendemain, saint Raphaël. En récitant les premières vêpres, il fit un vœu à l'archange des voyageurs, pour obtenir de sa protection qu'il pût arriver à l'Île-à-la-Crosse la veille de la Toussaint. Sa demande fut exaucée.

"Le 30 octobre, raconte-t-il, nous arrivions à l'Île-à-la-Crosse, pas plus attendu, mais tout aussi bien venu que l'eussent été, à notre place, les saints de Dieu dont nous devons faire la fête le lendemain. Au premier jour libre, une messe solennelle d'actions de grâces fut célébrée en l'honneur de saint Raphaël, parce qu'il avait entendu la demande souvent répétée: *Ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria*. AD PROPRIA! Mon Révérendissime Père (4), pardonnez à mon cœur qui donne ce titre

Arrivée et séjour à l'Île-à-la-Crosse.

(1) *Vingt années de Missions.....*, p. 124.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Le Rme P. Fabre, Supérieur général des Oblats.